

sans nombre dont il est l'objet. Cependant, qui sait si, au point de vue de l'esthétique des crapauds, il ne se croit pas parfaitement fondé à nous renvoyer le reproche ? Et puis, sans compter qu'il nous est infiniment plus facile de nous habituer à ses imperfections, qu'il ne l'est à lui de les modifier, il faut reconnaître que la nature s'est arrangée de manière à ce que la vue de ce reptile-gnomo n'offensât que bien rarement notre délicatesse, puisqu'il ne quitte sa retraite qu'aux heures crépusculaires où tous les chats sont devenus gris, où il se confond lui-même avec sa semillante comédore, la grenouille aux yeux d'or.

Il va sans dire que les poètes ont surenchéri sur ces préjugés irrésistibles. Milton veut que l'honnête crapaud, qui n'a jamais persécuté que les limaces et les moucheron, soit un emblème de l'esprit du mal ! Shakespeare le traite plus sévèrement encore ; chez tous les autres il devient une sorte de personification de l'horreur. Comme si ce n'était pas assez, la superstition, non-seulement le fait figurer dans tous les ragôts diaboliques qu'elle appelle des philtres, mais elle veut qu'à l'occasion il serve de doublure au souverain des enfers et dirige le sabbat au lieu et place de son président empêché ! L'acharnement contre cet inoffensif ermite des crevasses va si loin, qu'à une certaine époque, un mouvement de compassion trop accentué pour son infortune pouvait conduire celui qui y cédaît au bûcher. Nous ne sommes plus aussi simples, sans doute, mais nous n'en sommes que plus coupables puisque l'effet survit à la cause, et que, n'admettant plus les accointances du crapaud avec Satan, nous le traitons guère moins rigoureusement que ceux qui voyaient en lui un supputé du diable.

Cette persévérance, cet entêtement dans une sotte injustice est œuvre féminine. L'enfant, voilà l'ennemi implacable du batracien, et c'est la mère qui le dresse à lui faire une guerre sans merci. La femme a peur du serpent, elle en a bien rarement l'horreur ; toute son aversion, toute sa haine se sont concentrées sur un autre reptile dont le corps lourd et ramassé, la peau terne et verruqueuse, la marche pénible, provoquaient chez elle une profonde sensation de dégoût, et ce sentiment, elle l'inculque fidèlement à sa progéniture. Si, dans les promenades du soir, le bambin signale un crapaud se traînant sur le sable de l'allée, elle saisit le petit par la main et l'entraîne avec des cris de poule effarouchée par un milan. La leçon n'est jamais perdue. Seul en présence d'une pareille rencontre, le petit bonhomme, au lieu de fuir, regarde curieusement le monstre, il reconnaît qu'il est faible, sans défense, qu'il ne peut pas même fuir ; autant de raisons pour se montrer brave. Il ramasse des cailloux, il lapide le paria, et désormais il lapidera tous ceux qui se trouveront sur son chemin ; aux jours de désœuvrement, il ira peut-être les quêter dans leurs retraites pour leur faire subir le même sort.

Le grand argument que l'on invoque pour légitimer cette faiblesse n'est rien de moins qu'une nouvelle calomnie ; on prétend que la morsure du crapaud est venimeuse, ce qui est une fable ; le crapaud ne mord pas. On aurait le doigt pris entre ses lèvres qu'il n'en résulterait aucune conséquence, car elles ne sont munies d'aucune espèce de venin ; la seule défense que ce reptile oppose à ses ennemis, il la trouve dans une liqueur blanchâtre et nauséabonde que sa peau sécrète, lorsqu'il est irrité, mais qu'il n'a point la faculté de projeter au loin, ainsi qu'on l'a prétendu. Un chien, lorsqu'il a pris un crapaud dans sa gueule, subit une salivation extraordinaire, son malaise se prolonge pendant deux ou trois jours, mais il n'en meurt jamais. Nous le répéterons, cette sécrétion ne se manifeste que lorsque l'animal est sous la pression de la terreur ou de la colère, et nous aurions de nombreux exemples à citer de crapauds apprivoisés que leurs maîtres prenaient dans leurs mains, caressaient, mettaient sur la table, sans que ce contact ait produit sur leur peau le moindre effet. Un docteur anglais, le professeur Bell, avait un très gros crapaud qu'il portait dans sa poche, et auquel il donnait à manger sur une de ses mains en le tenant dans l'autre.

Ce n'est point pour propager le goût de ces éducations excentriques que nous avons essayé de réagir contre des répugnances qui se traduisent par une inqualifiable barbarie ; nous les crapauds dans les anfractuosités des vieux murs, dans les trous des saules creux, dans leurs lentes promenades de nuit autour des bordures des plates bandes ; contentons-nous d'écouter cette note unique, si singulièrement douce et plaintive qui est une des harmonies d'une soirée sereine, sans essayer d'entamer avec eux de plus intimes relations ; mais du moins, quand par hasard nous les rencontrons, ne les

assomons pas, sous prétexte qu'ils sont vilains. Le crapaud nous rend de nombreux services, et ce qui est utile ne devrait jamais paraître difforme.

G. DE CHERVILLE.

I

Les Anglais dans l'Afrique australe et les Zoulous.—450,000 milles carrés, c'est-à-dire un territoire égal à celui de la France, de l'Allemagne, de la Belgique et de la Hollande réunies, — telle est la superficie des colonies anglaises de l'Afrique australe, depuis l'océan Atlantique jusqu'à la mer des Indes, — et depuis le Cap jusqu'aux deux fleuves Orange et Limpopo. C'est en 1836 que les anglais ont mis le pied sur ce territoire en supplantant les Hollandais au Cap, et ils aspirent aujourd'hui à constituer leurs colonies, de telle façon qu'elles offrent un vaste champ à l'émigration vers cette région, qu'elles ouvrent un nouveau débouché au commerce de l'Angleterre avec les populations africaines, et qu'elles fortifient en Afrique l'influence britannique qui se manifeste avec tant d'énergie sur d'autres points du continent, en Egypte et jusqu'au Soudan, — à Zanzibar, — et sur la côte de Guinée. Pour atteindre leur but les hommes politiques qui s'occupent des affaires de l'Afrique australe, tels que lord Carnarvon et sir Bartle Frère, veulent trois choses :

- 1^o L'organisation d'une fédération coloniale qui comprendrait toute l'Afrique australe au sud du Limpopo et du fleuve Orange ;
- 2^o La ruine définitive de toute résistance de la part des indigènes et leur désarmement ;
- 3^o L'organisation d'une force coloniale qui permettrait aux colonies de l'Afrique australe de pouvoir à leur propre sûreté et qui dispenserait la métropole de faire de nouveaux sacrifices pour les défendre à tout moment.

La politique du gouvernement anglais dans le cours des dernières années a été dirigée en vue de ces trois objets, dont aucun n'a été atteint jusqu'à présent.

Le plan de confédération proposé par lord Carnarvon a rencontré les résistances des gouvernements coloniaux.

La lutte contre les indigènes est devenue plus difficile en raison de la négligence de ces gouvernements qui ont laissé se répandre les armes à feu dans le pays.

Les colons enfin ont peu de zèle pour s'armer, et parmi eux les Boers, qui sont les descendants des anciens colons hollandais, se montrent à la fois sourdement hostiles à l'influence anglaise et peu capables de se défendre contre les Cafres, qui sont armés de fusils.

Un chef indigène, le roi des Zoulous, Cetewago, a su profiter de ces circonstances pour se créer une armée si nombreuse et si bien constituée, du propre aveu des Anglais, que toute l'Afrique australe ne tarderait pas à tomber sous son pouvoir, si l'Angleterre ne faisait un effort très énergique pour le vaincre. Il n'a point échappé à ce Cetawoyo que les colons, Anglais ou Boers, étaient fort peu nombreux et qu'ils devaient toute leur supériorité jusqu'à l'emploi des armes à feu. Il n'y a, en effet, que 450,000 blancs contre trois ou quatre fois autant d'indigènes dans l'Afrique australe.

II

Le pays des Zoulous est un petit territoire dont la superficie est moindre que celle de la Belgique. Il est situé entre le Transvaal à l'ouest et la mer des Indes à l'est. Il confine au nord aux colonies portugaises un peu au dessous de la baie Delagoa et il est séparé au sud par le fleuve Tugela du gouvernement du Natal. Le pays est bien arrosé, fertile, couvert de forêts et de pâturages. Sa population est évaluée à 250,000 habitants. Elle est répandue dans les *Kraals* ou villages palissadés, entourés de haies d'épines et protégés par d'énormes abatis d'arbres. L'élevage du bétail et la chasse au buille et à la girafe sont les principales sources de la richesse du pays. Les Zoulous s'occupent peu de culture et ils en laissent le travail à leurs femmes. La guerre, les exercices guerriers, la danse des lances ou assagais, la chasse sont leurs principales occupations. Ils sont d'ailleurs soumis par leur vie à une stricte discipline et ils ne peuvent se marier qu'au gré du roi et en récompense de services militaires.

L'organisation militaire des Zoulous date du règne de Chaka, l'oncle du roi actuel. Il se forma, vers 1818, une armée qui le rendit bientôt redoutable à tous ses voisins. Une immense étendue du territoire fut dépeuplée et ravagée au profit des Zoulous. Il fut assassiné en 1828 par ses frères, et l'un d'eux, Dingaan, lui succéda. Il fut encore plus féroce que Chaka. Il